



DANS LA VALLÉE DE L'OMBRE

Par Julien Hirt

Il n'y avait que les ténèbres.

Yeux ouverts ou fermés, ça ne changeait rien. S venait de recouvrer ses esprits et elle ne savait pas où elle était. Vite, se souvenir. Les prochaines minutes pouvaient être décisives.

Une douleur épouvantable lui tenaillait le crâne. On avait dû lui porter un coup à la tête, mais si elle se souvenait s'être battue, les circonstances exactes lui échappaient. Qui l'avait frappé ? Quand ? Elle se dit qu'elle avait dû gagner le combat, puisqu'elle était encore capable de penser, de souffrir, de sentir.

Par contre, elle ne pouvait pas bouger et à peine respirer. Quelque chose, au-dessus d'elle, comprimait ses membres et sa poitrine, bloquait l'arrivée d'air et toute la lumière.

Est-ce qu'elle était enterrée vivante ? Probablement pas. Elle ne sentait pas de terre sous ses ongles, plutôt du tissu et du métal. De la chair aussi. Froide.

C'était bien sa veine. Elle était ensevelie sous des piles de cadavres.

Maintenant qu'elle comprenait ce qui se passait, elle poussa pour se dégager. Insuffisant. Elle ne bougea pas d'un pouce.

Elle recommença, y mettant plus de nerfs, mais elle n'eut pas davantage de succès. Une crainte se mit à éclore tout au fond de son cœur, comme une tumeur dans un bouton de rose : elle allait mourir ici – elle ne parviendrait pas à se dégager et elle succomberait à l'asphyxie, un corps parmi les autres corps, la plus pathétique des façons d'y passer.

Cette peur, S savait qu'elle devait la laisser l'habiter, hanter chacun de ses muscles, afin que tout en elle, tout son corps, refuse de mourir, rejette la fin pitoyable qui s'annonçait.

« Non, pas comme ça », se dit-elle. « Je ne mourrai pas de cette manière », dirent ses jambes et ses bras.

Elle s'arqua, pressa contre les corps. L'effort fit battre ses tempes. Encore, elle revint à la charge. Cette fois il y eut un peu de mouvement, qui vint lui donner l'espoir qui lui manquait.

Enfin. Un dernier effort, et elle parvint à déloger le corps qui était au-dessus d'elle.

L'air froid vint lui picoter les narines. Le ciel était gris comme de la porcelaine. Elle s'en était sortie, elle était vivante. Veinarde.

Elle dégagea ses bras, l'un après l'autre, puis ses jambes, jusqu'à se libérer de la pile de cadavres.

Autour d'elle, il n'y avait que des morts. Des empilements de soldats à la chair meurtrie et aux os concassés, qu'une bataille avait confrontés avant de les unir dans la mort. Ils jonchaient par dizaines la pente de cette prairie d'alpage couverte d'herbe moite. Le sang, la neige, la boue se confondaient. Une brume froide avait recouvert la scène de givre et l'air vif empêchait la puanteur d'être trop insupportable. Quelques vautours des neiges sautillaient parmi les corps, arrachant des oreilles, gobant des yeux, piquant la peau de leurs becs blancs. De grosses mouches pondaient leurs œufs sous les chairs.

Révoltée, S grimaça. Ce n'était pas son premier charnier, mais elle avait trop de compassion pour y rester insensible.

En contemplant les cadavres, elle se rappela le combat absurde qui avait été à deux doigts de lui coûter la vie : les soldats portant la bannière de Kareiken se mélangeaient aux miliciens roux des tribus Hängrites. Pourquoi

s'étaient-ils entretenus ainsi, sans aucune provocation ? Ils auraient dû être dans le même camp... L'Empereur avait eu raison de l'envoyer ici : quelque chose dans cette vallée n'était pas naturel...

Elle prit le temps de s'agenouiller et de consacrer une prière silencieuse aux défunts, pour recommander leurs âmes aux Dieux Impériaux, puis elle se releva.

Dans la masse des corps, elle chercha sa lance rituelle, la retrouva brisée, fronça des sourcils. Elle était attachée à cette arme. Parcourant le champ de bataille, elle se lança en quête d'un remplacement.

Elle aperçut une épée large qui faisait l'affaire. Son propriétaire n'en aurait plus besoin, ni de son épaisse cape de fourrure, qu'elle revêtit. Un arc de chasse et un carquois rempli de flèches de différentes origines vinrent compléter son équipement. Elle était parée à survivre dans ces montagnes.

Pas la peine de chercher des chevaux : ils avaient tous fui. Il fallait croire qu'ils étaient plus sages que les hommes.

Apercevant une route caillouteuse en surplomb, elle remonta le talus, enfonçant les semelles de ses bottes dans la boue à moitié gelée.

C'est alors qu'elle entendit une voix humaine. Elle se figea et se retourna en direction du charnier. Le son était infime, mais il n'avait rien en commun avec les croassements des charognards. C'était un pleur, ou un peut-être un gémissement de douleur, ou les deux en même temps.

S serra les poings. Elle avait été négligente : quelqu'un avait survécu. Il fallait rebrousser chemin et lui porter secours.

Elle localisa la source des gémissements à l'écart du carnage, non loin d'un empilement de glace ramollie. C'était une jeune femme, comme elle, la peau blanche comme la nacre et le visage rond encadré par de longs cheveux foncés. Une beauté inattendue au milieu de cette horreur. Difficile de la quitter du regard. Ni l'une, ni l'autre ne prononça un mot. Aucun ne convenait.

S enlaça sa taille pour lui permettre de s'asseoir, et elle promena ses yeux sur elle. Les pommettes saillantes et les grands yeux obliques de la survivante n'avaient rien en commun avec le physique robuste des femmes de la chaîne du Bouclier : à coup sûr, elle était loin de chez elle.

Plus étrange encore, la fille n'avait pas souffert du combat : seule parmi toutes les personnes présentes sur ce talus, elle n'avait subi aucune blessure. Ses mains, son visage, ses vêtements étaient sans taches, comme si elle venait de sortir de chez elle.

Cela éveilla la méfiance de S : d'où venait cette étrangère ? Pourquoi était-elle indemne alors que tous les autres avaient perdu la vie ?

Les réponses allaient devoir attendre. Une bruine froide commençait à tomber, presque de la pluie. Il n'était pas question de laisser cette jeune femme ici. Malgré ses doutes, elle prit sur elle de l'emmener en lieu sûr.

Elle la hissa à la force des bras, la porta, son visage tout proche du sien, et l'emmena, pas à pas, tout en haut du talus. Là, elle trouva un petit dépôt de bois, sous le toit duquel elles se mirent à l'abri.

Méticuleusement, elle inspecta la tête et les bras de la jeune fille. Malgré le froid, elle défit son corsage et ausculta son torse et son ventre, souleva sa robe et son jupon pour vérifier ses jambes fines. Elle souhaitait ainsi poursuivre son inspection et vérifier si elle n'avait pas des lésions cachées. Rien. Elle était intacte.

Aussi bref que fut cet examen, cette peau effleurée réveilla en elle des sentiments sans noblesse, une émotion au spectacle de ce corps, un élan d'une nature qu'elle s'était jurée de combattre.

Honteuse, elle referma vite boutons et lacages comme s'ils lui brûlaient les doigts.

Qu'est-ce qui était en train de lui arriver ? Ici, en pleine mission dans ce vallon hostile, les vêtements collants de sang noir après s'être extirpée d'une boucherie odieuse, elle avait l'indécence de nourrir du désir pour cette étrangère ? C'était révoltant. Le rouge aux joues, elle fit de son mieux pour se contenir, mais la proximité de cette jeune femme mettait sa discipline mentale à l'épreuve.

Cela ne lui ressemblait pas. Dans le passé, ses penchants lui avaient valu à plusieurs reprises de se retrouver en porte-à-faux avec les commandements de son Ordre, mais elle était toujours parvenue à cadenasser ceux-ci au fond de son cœur afin de privilégier son devoir. Qu'est-ce qui expliquait que soudain, elle trouve tant de difficulté à le faire ? En quoi cette demoiselle était différente ? Était-ce la faute de cette vallée hantée par la brume ?

Il fallait tirer ça au clair. S prononça un psaume. Une auréole pâle coiffa sa tête, et ses paumes brillèrent d'une lueur apaisante. Elle posa celles-ci, sans doute trop longuement, sur la peau de la jeune fille, faisant mine de calmer ses douleurs par l'entremise de son Miracle.

Sa patiente poussa un cri aigu, comme si un poignard venait de la transpercer. Ce traitement aurait pourtant dû la soulager, au contraire... Elle ravala vite ce hurlement, l'éteignant dans un soupir et tentant de prétendre que tout était normal :

« Merci » dit-elle.

On aurait pu se baigner dans la pâleur de ses yeux, oublier toutes les questions...

S s'entailla la lèvre avec les dents. Elle refusa de prêter l'oreille à cette voix qui se réveillait dans ses entrailles, ce démon trop familier.

Un sourire minuscule se dessina sur les lèvres de la fille. Du genre qui loge du feu dans le cœur. Ce n'était pas naturel. S n'avait pas toutes les réponses, mais elle avait acquis la certitude que l'étrangère n'était pas une Humaine, ou en tout cas, par une personne ordinaire. Le désir qu'elle inspirait était trop intense pour s'expliquer par la simple attirance de deux êtres. Des forces bien plus sinistres étaient en jeu...

S'agissait-il d'une Succube de l'Envers ? D'une Nécromancienne de Wuurmaz ? D'une âme en peine venue du Jouxte-Sombre ? Et, plus important encore, était-elle responsable de la tuerie fratricide qui venait d'avoir lieu ? Était-ce sa faute si la vallée ne répondait plus depuis des semaines aux messagers impériaux ? Il était trop tôt pour le dire, mais elle était désormais seule sur la liste des suspects.

Avant d'obtenir des réponses, S prit des précautions. Elle inscrivit sur le front de cette inconnue des mots sacrés qui brillèrent d'une flamme verte avant de disparaître, comme s'ils n'avaient jamais existé. Cela devrait atténuer pendant au moins trois jours les charmes irrationnels de la créature.

« Une prière. Pour te préserver du froid », mentit-elle.

Le sourire se teinta de reconnaissance, les joues d'un peu de pourpre. La fille baissa les yeux comme une jeunette à la nuit de ses noces :

« Je m'appelle Wolodja. Aidez-moi à quitter cette vallée, je vous en supplie »

Elle avait la voix ravissante, au sein de laquelle on devinait une pointe d'accent wuurmaazi. S, qui respirait plus aisément depuis qu'elle avait invoqué son Miracle de protection, se sépara de sa cape de fourrure, et vint la poser sur les épaules étroites de la demoiselle, qui s'affaissèrent sous le poids du vêtement.

« Tu es loin de chez toi, Wolodja. »

Celle-ci hocha la tête, avec dans le regard, semblait-il, le reflet d'une histoire qu'elle n'était pas prête à raconter, puis elle se tourna vers celle qui venait de lui venir en aide, montrant, sans oser le dire, qu'elle s'attendait à ce qu'on réponde à ses présentations.

« C'est l'Empereur qui m'envoie » dit-elle. « Je suis une Chevalière Sacrée. Appelle-moi S. Tout le monde le fait. »

Elles échangèrent un regard complice, né de l'ébahissement de s'être autorisées à échanger tant de mots au milieu du silence qui hantait cette vallée. Puis, l'une après l'autre, elles se levèrent et s'équipèrent.

La pluie s'était estompée. Il fallait repartir. La guerrière leva l'index, désignant le chemin caillouteux.

« C'est par là que je vais. La route du col du Grimatsch. Plus personne n'y passe depuis des semaines. Les caravanes ont disparu, les éclaireurs se sont fait tuer. On m'a dit de venir voir ce qui se passe : je vais grimper jusqu'à la tour du Baron-Voyer. Si tu veux, je t'emmène jusqu'au prochain village. »

La jeune fille accepta, posant la paume sur une des joues de la Chevalière. Ça ressemblait à une promesse. Sa décision était prise.

Avant de partir, S fit appel à la Foi pour se soigner. Son mal de tête refusa pourtant de se calmer. Elle jeta un regard vers le fond de la vallée, ses champs gris sous un ciel sur le point de se fendre, semblable à un couvercle de faïence. Vers le haut, le chemin inhospitalier rejoignait d'autres chemins, serpentait, se taillait une place entre les rochers saillants et les talus, avant de se perdre dans la brume. On ne voyait ni n'entendait rien de vivant. C'était comme si la douleur se propageait en-dehors de son crâne.

Il y avait une ombre dans cette vallée, quelque chose qui rendait les gens fous. Et peut-être bien que S venait de décider de marcher à ses côtés.

Elles cheminèrent dans la lumière grise, parfois l'une derrière l'autre, parfois côte à côte.

La pente n'était pas abrupte, mais elle n'offrit aucun répit aux voyageuses. De temps en temps, la jeune étrangère fatiguait et S devait l'attendre pour lui permettre de reprendre son souffle. Elle posait sa main sur son épaule ou ceignait ses reins, l'encourageait, lui permettait de reprendre courage. Son corps paraissait minuscule dans le creux de son bras.

Parfois, c'était Wolodja qui devait patienter pendant que S procédait à des repérages. Celle-ci était toujours aux aguets, comme si elle devinait une bête dissimulée derrière chaque bosquet, consciente que la menace cheminait peut-être avec elle.

Elles parlaient peu, n'échangeaient que le minimum :

« Est-ce que ça va ? », « Qu'est-ce que c'est là-bas ? », « Tu as soif ? », « À ton avis, nous sommes bientôt arrivés ? »

Des regards et quelques gestes se chargeaient du reste.

L'atmosphère était opaque et l'horizon comme tronqué. La lumière était si rare qu'on aurait pu croire que la tombée de la nuit s'approchait, mais c'était trompeur. L'obscurité qui recouvrait la vallée ne variait pas. Elle n'avait rien à voir avec le soleil ou avec son absence. C'était comme si ces reliefs étaient hostiles à la lumière.

Malgré tout, les deux femmes virent arriver quelqu'un, au loin, titubant sur la route, comme un ivrogne, s'approchant d'elles en sens inverse. Il était encore à quelques centaines de mètres de là, mais à cette allure, il serait sur elles dans quelques minutes.

S passa les doigts sur la garde de son épée.

Le comportement de l'intrus n'était pas normal. Il marchait comme si c'étaient ses jambes qui décidaient d'où il allait, comme s'il n'avait ni vue ni conscience.

Lorsqu'il fut assez proche pour distinguer ses traits, on le vit tel qu'il était : un Hängrite, à peine sorti de l'adolescence, aux cheveux roux désordonnés, portant une cote de cuir rapiécée, et, dans la main, une hachette qui ne servait pas qu'à couper du bois.

« Place-toi derrière moi » dit S à la jeune fille.

L'expression du jeune homme était terrifiante : sa bouche était grande ouverte, la langue pendante, et ses yeux hallucinés. Comme tous les hommes croisés dans cette vallée.

« Tu vas me protéger, pas vrai ? » dit Wolodja, dans le creux de l'oreille de sa protectrice Puis, un ton plus bas, en serrant de ses doigts tremblants la main qui tenait l'épée : « Tu le tueras, s'il le faut ? »

S ne répondit rien. Prête à se battre, elle ne gaspilla ni ses paroles, ni ses gestes.

Le milicien, épagneul fou, gambadait désormais à une distance dangereuse, fouillant l'air en gestes désordonnés de sa hachette, comme s'il combattait des ennemis invisibles. Il prononçait des syllabes dont il était impossible de comprendre le sens. Il avait l'air plus déséquilibré qu'enragé, mais le risque valait-il la peine d'être encouru ?

Les circonstances tranchèrent ce dilemme. Le jeune homme, sans prévenir, fonça à perdre haleine en direction de S, s'égosillant et traçant des moulinets rageurs avec son arme.

En position de garde, elle était prête à l'accueillir. Lorsqu'il arriva au contact, elle le frappa en un geste vif.

Son cou fut tranché net. Sa tête roula en direction du talus. Elle ruissela d'une corolle de sang qui vint esquisser des motifs sur les cailloux plats de la route. Puis elle retomba, comme le font les choses mortes, et là où, il y a un instant, il y avait encore de la vie là-dedans, il ne restait plus rien que de la viande flasque et grise.

« Encore un » dit S.

Elle n'y avait pas mis d'émotion. C'était un constat. Ce jeune homme n'était qu'un forcené de plus qu'elle avait été forcée de tuer depuis son arrivée dans la vallée, un infortuné supplémentaire à perdre la tête. Elle savait bien que tout reposait sur elle : si elle ne faisait pas le nécessaire pour dissiper les ténèbres qui régnaient sur la région, celles-ci ne feraient que se propager.

« Tu as eu peur ? » demanda-t-elle à la jeune fille, qui venait d'assister à la mise à mort.

Celle-ci se rapprocha et s'accrocha à son bras, comme pour s'y réfugier, et ne le lâcha plus. « Pas vraiment », dit-elle. « Ici, les hommes perdent si facilement la tête. Toi, tu es différente. Je me sens en sécurité. »

Le forcené ne s'en était pas pris à Wolodja. Il n'avait attaqué qu'elle. Cela, ajouté à l'absence d'émotion de la jeune fille lors du combat, étaya les soupçons de S : c'était elle, la responsable de ces horreurs.

Si ça se confirmait, restait à savoir de quelle manière elle allait s'y prendre pour la neutraliser sans y laisser sa vie. Ces engeances maléfiques étaient coriaces. Et dans deux jours, le Miracle de protection allait cesser de faire effet, laissant S sans défense contre les charmes de la créature...

« Quittons vite cet endroit. »

Elles voulurent toutes deux rajouter quelque chose, mais se ravisèrent.

À la fin de l'après-midi, les deux voyageuses aperçurent en hauteur, plus loin sur le chemin, quelque chose qui leur donna de l'espoir. C'était une colonne de fumée, foncée et écaillée, qui se tortillait dans le ciel. Qui disait fumée disait feu, et qui disait feu disait refuge. Elles n'étaient qu'à quelques contours d'y parvenir, aussi hâtèrent-elles le pas, afin d'y arriver avant la tombée de la nuit.

Elles furent accueillies par le spectacle de deux chiens maigres, se disputant une main humaine de l'entêtement de leurs crocs. S les fit fuir en leur jetant des cailloux. L'un d'entre eux s'en alla en conservant sa prise à la gueule.

L'endroit était désert. C'était un hameau constitué de deux douzaines de maisons tordues, aux murs faits d'empilement de pierres couvertes de mousse grise. Elles étaient construites tout près les unes des autres, comme pour se tenir chaud, juste séparées par des venelles dont le sol était enseveli sous une épaisse couche de boue terne.

Désenchantées, elles suivirent la trace de la colonne de fumée jusqu'à un dégagement au milieu du village, là où se tenait la fontaine des lavandières. Elles trouvèrent un brasier conique, dressé à la hâte avec des accumulations de bûches, de meubles et d'outils en bois qui brûlaient furieusement dans le craquement criard des flammes.

Par-dessus, jetés sans ménagement, une douzaine de corps humains flambaient. Tous étaient des hommes. Leur chair, disloquée, était déjà rôtie par le feu, rendue méconnaissable. Le bûcher dégageait une répugnante odeur de cadavre. Wolodja resta là, immobile, à contempler les flammes comme s'il s'agissait d'une fête de village.

Ce n'était pas un endroit hospitalier. Malgré tout, S, rendue fébrile par cette découverte, explora le village, en quête d'une âme qui vive, ou d'une réponse. Mais elle ne trouva ni l'une, ni l'autre.

« Mais qui a allumé le feu, alors ? »

Priant pour les morts, elle devinait que, quelle qu'elle soit, la réponse ne lui plairait pas.

Elle n'eut guère le temps d'y réfléchir.

S bondit. Elle venait d'apercevoir un mouvement dans les fourrés. L'arme au poing, elle pista ce qui, peut-être, n'était qu'un loir. Wolodja voulut la suivre mais S lui fit signe de rester sur place. Elle n'obéit pas, refusant de rester seule.

La lumière déclinait. Il n'y avait plus qu'un jour faiblissant et la clarté pâle des lunes pour permettre de distinguer les vivants des ombres.

Pas le temps d'allumer une lanterne. S chargea comme une panthère, pour tenter d'attraper ce qui était en train de se faufiler dans les champs, entre les rochers, dans les buissons d'épines, toujours presque à portée mais trop rapide pour qu'elle parvienne à lui mettre la main dessus.

Surgi des ténèbres, un jet de pierre les visa. Le caillou heurta le crâne de Wolodja. Sous le choc, celle-ci chuta sans un bruit contre un bloc rocheux. Pas le temps de se retourner : si S lui venait en aide, sa traque échouait. De toute manière, elle suspectait qu'il fallait bien davantage qu'une chute pour blesser la jeune fille...

À la faveur d'un éclat de Solune, S vit que la proie qu'elle traquait était bel et bien humaine. C'était une villageoise, pas davantage qu'une adolescente, enroulée dans plusieurs manteaux de jute, qui courait de toute la force de ses jambes maigres, bondissant comme un lièvre qui connaît chaque rocher à la ronde. Elle était maligne. Elle laissa tomber un sac de patates qui l'alourdissait. Trop tard pour faire une différence. Ses respirations devenaient rauques. Elle ne tiendrait pas longtemps.

Juste avant que la fuyarde ne pénètre dans la noirceur du bois qui surplombait le village, S parvint à lui saisir le col. En un mouvement, elle balança le corps léger de la fille au sol, l'immobilisa, et pointa l'extrémité de son épée face à son visage.

Deux yeux stupéfaits la fixèrent au milieu d'un chaos de cheveux laineux. La petite laissa échapper un jappement désespéré.

« Je ne vais pas te tuer. Mais parle » dit S.

Elle fixa la paysanne, mais sans oublier de jeter des coups d'œil prudents alentour. Les événements lui avaient fait craindre une embuscade. Lorsque la petite eut récupéré assez de souffle, elle répondit :

« Nous avons quitté le village », dit-elle. « Les hommes ont changé. Ils sont devenus fous. Violents... Comme ensorcelés. Ils ont reçu un mauvais sort, c'est ce que disent les aînées. Elles ont parlé d'une démonsse ou de quelque chose comme ça. Tous, mon père, mes frères, ils se sont entretués. On a fait ce qu'il fallait faire avec les corps. Alors on s'est cachées dans les bois en attendant que les ténèbres quittent la vallée. »

Il fallait en être sûre :

« Il n'y a plus d'hommes parmi vous ? Pas un seul ? »

La paysanne secoua la tête avec énergie, baissa le regard, puis confessa : « Juste un garçon, mais il est tout jeune, presque pas un homme. »

S fronça les sourcils, resserrant sa prise : « Ficelez-le. Bâillonnez-le. Cachez-le, surtout. Si elle pose les yeux sur lui, elle le charmera et en fera une arme pour vous assassiner. »

Un soupçon défila dans les yeux de la fille, suivie d'une question :

« Donc ça n'est pas vous, la démonsse, pas vrai ? Je le vois dans vos yeux, que ce n'est pas vous. »

Elle semblait douter, pourtant. Et l'épée de la guerrière pointée contre son visage n'avait rien pour la rassurer. Elle était brave, mais ses yeux luisants trahissaient son émoi.

S rangea son arme, se redressa, et laissa la villageoise libre de ses mouvements.

« Va rejoindre les tiens » dit-elle. « Fais ce que j'ai dit. Et prie tes morts. Tout devrait rentrer dans l'ordre d'ici demain soir. »

Elle traça un geste de bénédiction à travers le cœur de la Hångrite, lui rendit son sac de pommes de terre et la vit détalier sans demander son reste, disparaissant rapidement dans l'obscurité des bois où elle semblait fort bien trouver son chemin.

De retour au hameau, S retrouva Wolodja, alanguie près d'un feu qu'elle avait allumé dans une maison abandonnée.

À en juger par son attitude débonnaire, elle était autant à son aise que si elle avait été invitée dans une hôtellerie confortable, plutôt que perdue dans un village hanté par le mal. Sur son visage, on ne lisait aucun tourment, et elle semblait aussi fraîche qu'une églantine.

« J'ai perdu ta trace dans la nuit. Tu n'as rien ? » demanda S.

L'étrangère haussa les épaules : « Un miracle. »

On ne voyait sur elle aucune plaie. Le jet de pierre ou la chute qui avait suivi auraient grièvement blessé n'importe quel Humain, mais elle était indemne.

C'était désormais une certitude : quelle que soit sa vraie nature, ce monstre était coriace. Armée de sa seule épée, S ne parviendrait pas à l'éliminer. Il fallait qu'elle l'amène tout en haut du col, là où étaient postés les soldats du Baron-Voyer, afin qu'à eux tous, ils aient une chance de la vaincre. C'était un pari risqué, et le temps manquait pour le mener à bien, mais elle n'entrevoyait aucune autre issue.

« Qui s'enfuyait dans la nuit ? Un homme ? » demanda Wolodja.

Troublée par les implications de cette question, S craint pour le sort de ce pauvre garçon, celui qui était protégé par les villageoises. Il ne devait pas être débusqué : « Rien qu'une paysanne » se hâta-t-elle de préciser.

« Viens auprès de moi » lui dit Wolodja.

Si S se trahissait, si elle laissait voir qu'elle avait percé à jour les véritables intentions de la créature, elle était perdue. Aussi obéit-elle et prit-elle place à ses côtés, jeta une bûchette sur le feu alors que la jeune fille se pelotonna contre son épaule, comme l'aurait fait une chatte.

« J'ai peur » dit Wolodja.

Elle se serra encore plus fort contre S, jusqu'à laisser une marque rose foncé dans son avant-bras. Chacune d'entre elle, désormais, mentait pour sauver sa vie. L'une jouait à la protectrice, mais projetait de mener sa proie vers le lieu de son exécution. L'autre faisait mine d'être une demoiselle sans défense afin de passer sans encombre le Col du Grimatsch.

« Nous passerons la nuit ici » dit S. « Les Dieux nous protégeront. Et mon épée aussi, si nécessaire. »

Les flammes dansaient dans les yeux clairs de la jeune fille. En proie au doute, elle fronça les sourcils, un instant, comme si une idée lui venait à l'esprit. « Et si c'était le Baron-Voyer qui était derrière tout ça ? Et si c'était lui, le sorcier ? Est-ce que tu me protégeras lorsque nous franchirons la vallée ? »

Pas de réponse.

S resta assise face au brasier quelques instants de plus, l'entretenant pour qu'il tienne plus longtemps, puis elle sortit dans la nuit. Consciencieusement, elle passa en revue tous les accès et les points de fuite possible à partir de leur position, au cas où des hommes ensorcelés attaqueraient pendant la nuit. Elle mit en place des ficelles reliées à des clochettes là où la route entrait et sortait du village, et plaça des collets dans l'espoir d'attraper un lièvre ou une perdrix.

Lorsqu'elle retrouva Wolodja, celle-ci était en train de se laver tout le corps à l'aide d'un seau et d'une éponge. Sa peau, pâle, scintillait, rouge-orange face aux flammes. Ses clavicules délicates, ses seins émouvants comme la foudre, son ventre qui descendait en pente douce vers ses hanches cintrées : tout cela avait l'apparence de l'éternel, comme la statue d'une divinité.

Émue de contempler ainsi cette nudité par surprise, S eut un mouvement de recul, pensa à retourner à l'extérieur. Le regard plein d'assurance de la belle la fit se raviser, comme s'il lui donnait la permission d'être là. Puis elle rit, se moquant de la timidité de sa compagne de voyage. Celle-ci rentra donc, effarouchée malgré tout, et disposa sa couche pour la nuit, faisant de son mieux pour ne plus poser les yeux sur Wolodja tant que celle-ci restait impudiquement exposée à son regard.

Dans à peine plus d'une journée, elle n'aurait plus aucune protection contre les charmes de la créature. En elle, elle sentit une voix murmurer que c'était ça qu'elle désirait, qu'elle préférerait s'abandonner, renoncer à lutter... Elle fit de son mieux pour n'y prêter aucune attention.

Un peu après, elles se couchèrent l'une contre l'autre, se tenant chaud sous la grande cape en fourrure, juste devant l'âtre. Lorsque sa protégée fut endormie, S, rongée de honte, s'autorisa à lui respirer les cheveux.

En-dehors de ce tourment, la nuit fut paisible. La guerrière entendit deux renards se quereller, puis le pas lourd d'un Kaour, géant de pierre qui dévalait la vallée sous les étoiles, sans se préoccuper d'elles. Elle n'eut jamais à sortir son épée de son fourreau.

Un peu plus tard, elle posa deux grosses bûches dans l'âtre, qu'elle regarda se consumer.

Juste avant l'aube, alors que Wolodja dormait encore, S se lava et, seule face au feu, elle récita de silencieuses prières de purification. Elles ne lui apportèrent pas le réconfort espéré.

Lorsque le jour se leva, il n'eut rien de très différent de la nuit. Pas de lever de soleil : une lueur morte qui chassa les ténèbres. Seule source de lumière franche, la belle Wuurmaazi émergea d'un sommeil ravissant, s'étira face à l'orangé des braises, clamant qu'elle avait bien dormi.

S fit cuire un peu de lard dans une poêle et partagea son dernier quignon de pain de seigle en guise de petit-déjeuner.

« C'est la fin du voyage. Je vais gravir la route du col jusqu'à la tour de guet qui scelle le passage » dit-elle alors qu'elles attaquaient leur repas. « L'ascension est rude. Il vaut mieux que tu restes ici. »

La jeune fille poussa un rire enfantin, comme si elle venait d'entendre une absurdité : « Ne sois pas sotte, voyons ! Je sais qu'à tes côtés, je ne crains rien. Grâce à toi, je quitterai cette vallée. Allons. »

Leur sort était scellé. Malgré ce que lui dictait son devoir, S se mit à regretter que la créature n'ait pas saisi cette occasion d'échapper au sort qu'elle lui réservait. Elles n'en discutèrent plus. Wolodja regarda le feu s'éteindre pendant que S prépara les affaires pour reprendre la route.

À l'extérieur, elle trouva un lièvre pris dans ses collets. Blessé, il sautillait encore, cognait, espérant s'en sortir, comme c'était sa nature. Elle lui tordit le cou, avant de le jeter dans un sac de jute : cette prise constituerait une provision précieuse pour franchir le col.

Il ne s'écoula pas une heure avant que les premiers flocons ne tombent. Ils étaient lourds, gros comme des prunes, et plus ternes que blancs. On aurait dit qu'ils empêchaient la lumière du ciel de parvenir aux vivants.

Au sol, la neige se déposa entre les vertèbres de la montagne, en souligna la maigreur, là où l'herbe poussait encore, rare, dans la marge étroite entre la roche et la terre. Il n'y avait plus d'ombres ni de couleurs : juste d'interminables nuances de gris.

S avait espéré que le temps s'améliore pour achever l'ascension du col, mais c'était tout le contraire. La nature n'avait aucun intérêt pour les desseins des hommes. Un vent sournois accompagnait la neige, du genre qui s'entortille et s'insinue à l'intérieur des vêtements.

Ça allait être plus difficile encore qu'elle ne l'avait anticipé. Elle préféra ne rien en dire à sa camarade de voyage, de peur qu'elle renonce. Qui pouvait seulement savoir si celle-ci souffrait du froid ?

Par moments, le vent soufflait contre elles, lourd comme la peine. Parfois, il les prenait en traître et manquait de les faire vaciller dans le vide, en direction de la pente. Lorsqu'elles croyaient s'être habituées aux humeurs tourmentées du ciel, celui-ci changeait d'idée, créant de nouvelles sources d'inconfort. Parfois les flocons s'alourdisaient de pluie, parfois ils piquaient le visage comme des épingles de glace. On ne négocie pas avec le vent : on s'en accommode ou on se plie.

Dans des conditions pareilles, cette grisaille sans forme et sans fin, on ne voyait plus rien d'autre que la route, et celle-ci était aussi traîtresse que le ciel. Elle se faisait louvoyante, s'effondrait, penchait sur le côté ou grimpait en une pente qui était épuisante à gravir. Par endroits, le gel avait eu raison des dalles qui s'étaient émiettées et avaient laissé la gadoue recouvrir ce qui n'était plus guère qu'une piste caillouteuse. À chaque virage, une prise de risque.

Les deux voyageuses, désormais, se tenaient par le bras, par le cou, par les épaules. Elles se hurlaient des encouragements, plus fort que le vent, pour parvenir à se faire entendre. Elles étaient à la fois échauffées par l'effort et congelées par l'air glacial. Surtout, le découragement œuvrait sur elle comme un fardeau qui ne faisait que s'alourdir. À chaque contour du chemin, elles priaient pour qu'il s'agisse du dernier et désespéraient que ce ne soit pas le cas.

Tout allait se jouer au sommet du col. Exténuée, S pria pour avoir la force de mener à bien sa mission. Son Miracle de protection s'étiolait. Dans quelques heures, il n'aurait plus d'effet contre les charmes de la créature. Serait-elle son exécutrice, ou son esclave ? Désormais, regarder ce beau visage était un supplice.

Alors que la lumière faiblissait, à l'approche du soir, les flocons se changèrent en grosses gouttes de pluie verglaçante, et la route devint un torrent fou qui crachait pêle-mêle l'eau, la boue, la pierre, le bois, la glace. Elles tombaient presque autant qu'elles marchaient. Trempées, elles étaient frigorifiées. Chaque pas représentait un effort, chaque avancée, un triomphe.

Lorsque, au milieu de ce monde gris foncé, l'une d'elle aperçut une, puis plusieurs lueurs orange, improbables signes d'espoir, elles poussèrent des cris de joie et s'élancèrent main dans la main, de la dernière force de leurs jambes. L'une d'elles ne redescendrait jamais cette pente.

Elles y étaient arrivées, à la tour de guet qui verrouillait le sommet du col du Grimatsch. On ne pouvait en distinguer que la silhouette : celle d'un beffroi en pierre de taille, vérolé de lichen, flanqué à l'extrémité d'un mur bâti entre deux parois rocheuses.

Au milieu, une lourde porte était le seul passage possible pour poursuivre la route en direction du nord et franchir la chaîne du Bouclier. Un accès qui, pour le moment, était clos.

Illuminés par les grosses lanternes à huile qui éclairaient le chemin, une demi-douzaine de cadavres criblés de carreaux d'arbalète laissaient imaginer le sort réservé aux voyageurs qui s'approchaient de trop près. Les faciès déformés par la douleur de ces malheureux doucha le bref enthousiasme de S. Elle était venue chercher des alliés, pas des adversaires supplémentaires.

Plusieurs torchères s'allumèrent successivement sur le haut du rempart, et on entendit les cris des vigies qui se relayaient dans la pluie épaisse. Les deux intruses venaient d'être repérées. Sans perdre de temps, S agita les bras en l'air pour montrer que ses intentions n'étaient pas hostiles.

« Qui va là ? » fit une voix venue de la tour de guet.

S déclina son identité, assez fort pour qu'on puisse l'entendre. Impossible de distinguer ce qui se passait là-haut, mais il y avait de l'agitation entre les créneaux du fort et derrière les meurtrières. On chargeait des arbalètes et on préparait des carreaux prêts à être enflammés. Ça criait pas mal aussi. Il y avait de la peur et de la nervosité, une combinaison volatile.

« Je suis une Chevalière Patriar, envoyée en mission par l'Empereur, et j'exige de parler au Baron-Voyer » ajouta S.

Il n'y eut pas de réponse dans l'immédiat, mais la demande provoqua une querelle au sein de la garde, qui sembla se résoudre à la relayer. Dans l'intervalle, le fait que les arbalétriers n'aient pas tiré à vue avait quelque chose de rassurant. Il était trop tôt pour ça.

Sous la pluie glacée qui brodait des cercles dans les flaques de boue, les minutes étaient longues. Aucune des deux jeunes femmes n'osa ouvrir la bouche avant qu'elles ne soient fixées sur leur sort. Wolodja s'accrochait au bras de sa protectrice comme un naufragé à une bouée, les phalanges nerveusement enfoncées dans son biceps. S, qui peu à peu perdait pied, lutta contre l'envie de la serrer dans ses bras.

Enfin, une voix retentit.

« Je suis le Baron-Voyer. Que veux-tu, Chevalière Sacrée ? »

S avala sa salive. Elle patienta, le temps que passe une bourrasque de vent qui jappait comme un charognard, puis elle répondit :

« Je viens du fond de la vallée. J'ai vu ce qui se passe ici et je connais la solution. Laisse-moi approcher afin que nous puissions en discuter. »

Cette fois-ci, la réponse ne tarda pas : « Ma porte restera fermée tant que nous n'aurons pas identifié la source du mal qui fait perdre la tête aux hommes. Pas question de laisser les ténèbres se répandre au-delà de ce mur. Trop de braves sont déjà morts. »

Wolodja secoua l'épaule de S, sa voix haut-perchée, son ton soudain frénétique, son doigt pointé vers le haut des remparts, là d'où provenait la voix du suzerain local :

« C'est ce que je t'avais dit : il est ensorcelé ! Tu ne le vois pas ? » dit-elle. « Lui et tous ses hommes sont maudits. Bientôt ils nous tireront dessus, comme ils ont abattu tous ces pauvres voyageurs avant nous. »

Ses yeux étaient hagards. Son visage était celui d'une bête traquée.

« Je t'en supplie, sers-toi de tes Miracles pour abattre cette porte. Fais-moi quitter cette vallée. »

Sa voix n'était plus qu'un murmure.

« Tue tous ces soldats. »

Elle pencha la tête vers S et déposa un baiser sur l'arête de son cou, puis en aligna d'autres jusqu'au lobe de son oreille. Ses lèvres étaient brûlantes.

« Obéis-moi. Tu es à moi. Tu as envie d'être à moi. »

Le temps fit mine de se suspendre. S souhaitait que les secondes s'étirent. Elle regarda Wolodja avec une infinie tendresse, comme si elle la voyait pour la dernière fois. Elle s'imprégna de l'image magnifique de son visage, de ses yeux parfaits, de sa bouche superbement dessinée. Sur son front, elle vit, éclatant d'une lumière verte, des caractères sacrés, ceux qu'elle avait elle-même tracé. Ils luirent une dernière fois avant de se dissiper et de perdre tout leur pouvoir protecteur.

Il était trop tard. Le moment qu'elle avait tant redouté lors de l'ascension du col était là. Elle était sans défense. Plus rien désormais ne la préservait de l'envoutement de la créature. Sans pouvoir l'empêcher, elle sentit, horrifiée, son libre-arbitre l'abandonner.

Sa peur disparut. À la place, son cœur, son corps, se consumèrent d'amour pour Wolodja. Un sentiment qui désormais l'habitait toute entière, la réchauffait, lui donnait une raison de vivre, comme s'il en avait toujours été ainsi. Oui, elle avait envie de lui appartenir, de substituer sa volonté à la sienne. On lui ordonnait de tuer ? Elle tuerait. Elle tuerait avec joie.

Contemplant les traits sublimes de la femme qu'elle adorait, elle tira son épée de son fourreau, afin d'aller terrasser leurs ennemis.

Quelque chose, cependant, retint son geste.

Cela provenait du plus profond d'elle-même, telle une alarme. La conviction que le désir qui venait d'emplir tout son être était un corps étranger, qu'il fallait rejeter.

C'était ancré en elle : au cours de sa formation, S avait appris à ne vivre que pour le devoir et la Foi. Tout ce qui y faisait obstacle devait être éliminé. Il n'y avait pas de place, dans son apostolat, pour les vils sentiments de la chair. Aussi sincères soient-ils, ils étaient des intrus qui devaient être chassés.

Deux réalités incompatibles se présentaient à elle : la passion absolue qu'elle éprouvait pour cette femme, et la fermeté absolue de son engagement de Chevalière Sacrée. Elle pouvait soit obéir à son désir, soit être une Chevalière Sacrée, mais en aucun cas les deux.

Hésitante, elle contempla la fille qui venait de lui donner l'ordre de tuer, et, sur les remparts, les soldats qu'elle lui avait désignés comme cibles.

Elle fit son choix.

Le cœur gros, S jeta Wolodja à terre.

Le devoir l'emportait sur l'amour. Toujours.

Prise de cours, la jeune fille la regarda avec incompréhension. S s'éloigna d'elle sans un regard, levant la main en direction de la tour de guet, la poitrine offerte aux tirs.

« C'est elle » dit S. « C'est la créature. Elle a poussé les hommes de la vallée à la folie. Abattez-la. »

Fronçant les sourcils dans une moue horrible, Wolodja cracha par terre :

« Elle ment. C'est elle au contraire, c'est elle la Succube ! »

S secoua la tête avec compassion. Personne n'allait croire cette accusation, alors qu'elle se tenait là, debout face à la grande porte, prête à valider la véracité de ses paroles, en s'exposant volontairement aux tirs des arbalétriers.

Ses yeux se bordèrent de buée. Elle pointa son épée vers la démonsse, lui sourit.

Wolodja grogna, s'agita de tous côtés, comme si elle cherchait une possibilité de fuir sans en trouver une. « Tu m'appartiens ! Tue pour moi ! Fais-moi quitter cette vallée ! »

« Il n'y a jamais vraiment eu de dilemme pour moi » dit S. « Grâce à tes pouvoirs, mon cœur t'appartient, mais ce n'est pas lui qui me guide. Comme mon devoir l'exige, je t'ai amenée à l'endroit où tu vas être détruite. »

Elle entama une incantation d'exorcisme dans l'antique langue enscrite. De quoi saper les défenses de la créature.

Jaillie d'une meurtrière, un carreau enflammé fendit l'air. Il vint se loger dans l'épaule de Wolodja, qui fut clouée au sol par l'impact. Son manteau prit feu.

Puis un autre tir l'atteignit au bras. Elle poussa un cri épouvantable, comme celui d'une bête blessée. S laissa échapper une larme.

D'autres carreaux atteignirent leur cible dans un claquement sec et une gerbe de flammes. Et d'autres encore. Certains ne parvinrent pas à percer le cuir de la bête, d'autres s'y plantèrent. Aucun être de chair et de sang n'aurait survécu à ça.

La jeune femme était criblée de traits, son corps incendié, mais elle n'était pas encore vaincue. Pire, elle se releva, telle une reine, comme si elle ne ressentait aucune douleur. Elle n'avait rien d'humain.

À travers le rideau de feu qui entourait la créature, S put voir une expression de pure haine dirigée contre elle, et qui déformait ses traits jadis si harmonieux. Elle redoubla d'efforts pour poursuivre sa récitation des paroles sacrées qui étaient au moins aussi douloureuse que les plaies et les flammes pour cet être venu de l'Envers.

Folle furieuse, la démonsse bondit vers elle. Elle était transfigurée, révélant sa nature monstrueuse : ses doigts étaient prolongés par de longues épines de verre noir, et des crocs de louve déformaient sa bouche.

Elle taillada le manteau de sa proie, qui évita le premier coup, mais pas le second. Son sang vint éclabousser son visage.

En proie à la douleur, S fut prise de court par la force physique stupéfiante du monstre. Celle qui s'était fait appeler Wolodja en profita pour franchir toutes ses défenses.

Sa gueule béante était toute proche de son visage. Poussant un cri de rage, elle planta ses crocs dans l'oreille de S et tira jusqu'à arracher le lobe et tout le pavillon. Elle recracha à terre les morceaux de chair avec mépris.

De la plaie, un sang foncé s'écoula, descendant le long du visage de S, vers son menton et sa poitrine. La douleur causée par cette mutilation était immense. Le choc plus grand encore.

Par réflexe, elle envoya un coup de pied contre le torse de la créature, qui fut projetée en arrière. Les arbalétriers en profitèrent pour la perforer à nouveau. Une, deux, trois fois, coup sur coup.

Cette fois, enfin, elle semblait diminuée. Ses hurlements exprimaient sa douleur. Ses cheveux, ses vêtements brûlaient. Sa peau se couvrait de cloques effroyables. Il ne restait plus d'elle qu'une silhouette impie, cagneuse, toute en griffes, la bouche badigeonnée de sang, le corps tordu de douleur par le feu et le métal dans sa chair.

L'espace d'un instant, le monstre regarda S avec la même douceur qui avait été la sienne lorsqu'elle faisait semblant d'être humaine. Elle sourit, comme désolée de la tournure des événements.

« C'est... c'est ma nature » dit-elle.

S prononça les dernières paroles de son exorcisme en sortant son épée de son fourreau. Elle fit tournoyer l'arme en l'air, puis, d'un geste assuré, trancha la tête de Wolodja, qui tomba devant son corps, déjà en train de s'éparpiller dans l'air à la manière d'un nuage de cendres.

« Et ceci est la mienne » dit-elle au terme de l'oraison.

S s'agenouilla face à ce qui restait de la créature qui venait de la défigurer, et prononça une prière pour recommander son âme aux Dieux, puis une autre, pour chercher du réconfort.

La souffrance était trop vive. Oui, elle savait que ses émotions avaient été manipulées. Mais si l'avenir la forçait à choisir à nouveau entre amour et devoir, elle ne pouvait pas affirmer qu'elle aurait la volonté de faire une seconde fois le même choix qu'aujourd'hui.

D'où était venue Wolodja ? Pourquoi s'en était-elle prise à cette vallée ? Pourquoi ces massacres ? Que cherchait-elle à accomplir exactement ? Alors que les hommes du Baron-Voyer sortaient de la tour pour lui venir en aide et soigner ses blessures, S savait qu'elle n'obtiendrait aucune réponse à ces questions.

Sondant son cœur, elle n'y trouva que du chagrin, et aucune satisfaction d'avoir empêché la menace de se propager hors de cette vallée.

Cette créature, se dit-elle, n'était qu'une bête. Il n'y avait pas davantage à en savoir. Certaines choses ne sont pas faites pour être comprises.

Le lendemain matin, le ciel au-dessus de la vallée ne lui parut pas moins sombre qu'il l'avait été jusque-là.

Neuchâtel le 16 mars 2020